

Le parti pris des gens

Ou comment Ponge et Jauffret peuvent susciter le désir d'écrire auprès de gymnasiens.

José m'a dit: «Raconte-nous quelque chose *qui marche bien* avec les élèves, un truc que toi ou un collègue avez expérimenté.»¹ Moi, j'ai réfléchi. Au fond, tout marche toujours bien avec les élèves: n'est-on pas des pros de l'enseignement, des spécialistes de la sagesse et de sa transmission? Que sous-entend cette appellation d'origine incontrôlée qui diviserait nos dispositifs entre *ce qui marche bien* et *ce qui ne marcherait pas bien*? Hé! Socrate et Vygotski nous ont appris comment faire: depuis le temps, l'accouchement des esprits avec ou sans douleur, on connaît!

Pourtant.

Force est de constater que parfois les journées d'école se font longues, que les cours se révèlent poussifs, et que les réussites espérées, les progrès escomptés, les sourires attendus ne sont pas toujours au rendez-vous.

Notamment quand il s'agit d'écrire. Ça s'escrime, ça renâcle et ça se cabre plus souvent qu'à son tour dans les colonnes et les rangs. Malgré toutes les bonnes volontés, d'un côté comme de l'autre. Malgré la disposition des tables en carré. Malgré qu'on est au gymnase.

Alors?

Allons voir le monde. Dehors. Là où il est. Parce qu'on est trop fatigué d'arpenter les bibliothèques hypertextes dont les rayons virtuels s'encombrent d'exhaustifs discours sur chacune des parties des sciences. De toute façon, plusieurs vies n'y suffiraient pas. Francis Ponge l'avait déjà dit: «Au milieu de l'énorme étendue et quanti-



© Gianni Ghiringhelli

En classe, les sourires attendus ne sont pas toujours au rendez-vous



La ville de Morges et ses gens: terrain d'observation

té des connaissances acquises par chaque science, du nombre accru des sciences, nous sommes perdus.»² Alors, donc?

«Le meilleur parti à prendre, conseille le poète, est (...) de considérer toutes choses comme inconnues, et de se promener ou de s'étendre sous bois ou sur l'herbe, et de reprendre tout du début.»³ Moi, ça me va. Considérer toute chose comme inconnue, cela me rappelle Socrate qui enseignait que toute connaissance vraie exige la prise de conscience de sa propre ignorance. Ou Descartes, champion du doute, qui s'évertuait à «éviter soigneusement la précipitation et la prévention», et qui pour ce faire se donnait pour tâche de procéder partout à des «dénombrements si entiers, et des revues si générales, [qu'il fût] assuré de ne rien omettre»⁴, et de «commencer tout de nouveau dès les fondements»⁵. Mais Platon visait le ciel quand Ponge recommande une plongée dans «l'épaisseur des choses»⁶. Quant à Descartes, il s'enfermait dans un poêle; Ponge préfère l'herbe et les sous-bois (malgré sa passion des cageots).

Sortir de la cage

Mission d'observation, donc, pour commencer. Mais notre sous-bois sera contemporain: la ville de Morges, ses places, sa gare, ses magasins, ses cafés. Là où il y a des gens. Ceux-ci seront nos huîtres et nos cageots, nos «choses». Si l'enjeu est bien la rencontre du réel, le développement de la présence au monde, il est aussi l'écriture et l'exploration de ses possibilités. Comment amener les élèves à produire autre chose que «des énoncés d'actions, des sortes de scénarios surchargés de péripéties et (...) souffrant d'un déficit d'évocations visuelles et sensorielles»? Il faut justement «cultiver son «savoir-voir». (...)

Avoir le *regard fertile*, comme le dirait si justement Eluard, permet de mettre sa curiosité en appétit devant un monde dont les autres sont rassasiés. (...) Un regard curieux, c'est tout le contraire de la passivité, c'est l'imagination greffée sur le réel, l'éveil au monde et aux êtres qui nous entourent»⁸. Flaubert l'avait déjà dit à propos des bourgeois en septembre 1845 dans une lettre à Alfred Le Poittevin: «Pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps.»⁹

On se souvient alors des propositions d'écriture d'Elisabeth Bing. Il lui semblait impératif de sortir de la classe comme d'une cage de torture pour ne plus «dire métaphoriquement un monde absent»¹⁰. Pour elle également, permettre l'impulsion de l'écriture, de la créativité jubilatoire initiale, passe par l'observation patiente et détaillée du brin d'herbe (l'herbe si chère à Ponge) «dans la folie de sa transparence»¹¹. Elle imagine alors un dispositif qu'elle nomme en référence à Borges «L'Aleph de l'espace limité». Ce dernier consiste à faire tracer aux enfants un carré sur le sol, à le regarder en le laissant vivre et à décrire tout ce qui s'y trouve: «Je savais que l'étonnement de la profusion (...) n'allait pas manquer de les saisir.»¹²

Alors allez-y, mesdames et messieurs les élèves, trouvez où vous asseoir, sortez vos carnets et vos stylos, visez quelqu'un, et notez tout ce que vous voyez, de la façon la plus simple qui soit – ni métaphore ni comparaison: du factuel.

Et les gymnasiens de s'égailler joyeux malgré le froid matinal (on leur avait donné rendez-vous directement en ville ce jour-là). Ils s'isolent, se positionnent, élisent, fixent, scrutent, conignent. Y aurait-il quelque paresseux profitant de l'aubaine de cette sortie pour réviser sa parfaite connaissance du croissant matinal? Pas d'inquiétude, pas de harcèlement: il accomplira sa tâche à un autre moment de la semaine sans même qu'on l'y invite; cela s'est vérifié plus d'une fois.

Du factuel au littéraire

Lors la leçon suivante, vient la mise en commun de cette prise de données. En voici un échantillon, extrait d'un travail d'élève (ni meilleur ni moins bon qu'un autre):

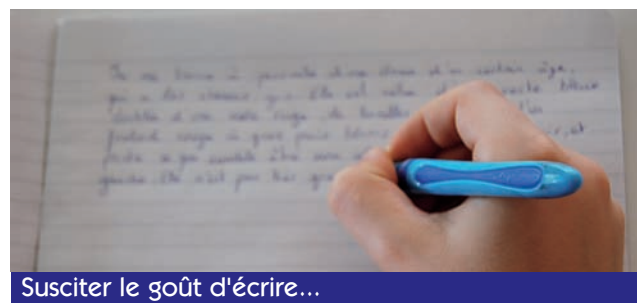
«Je me trouve à proximité d'une dame d'un certain âge, qui a les cheveux gris. Elle est vêtue d'une veste bleue doublée d'une veste rouge, de lunettes de vue, d'un foulard rouge à gros pois blancs, d'un pantalon noir, et porte ce qui semble être une alliance à son annulaire gauche. Elle n'est pas très grande, de corpulence moyenne. Nous nous trouvons au restaurant de la Coop City à Morges, et il est environ 8 h 30 du matin. Cette femme se trouve au bout d'une table prévue pour six personnes. Elle est entourée de quatre autres dames qui sont un peu plus jeunes qu'elle, car elle a les traits du visage un peu plus tendus. Elle ne parle pas vraiment, elle acquiesce parfois lorsqu'une dame s'adresse à elle. Entre ses mains, posées sur la table, se trouve une tasse, dont je ne vois pas le contenu. Elle mâche quelque chose, mais ce ne doit pas être un

chewing-gum, car elle mâcherait différemment. Je dirai que cela ressemble plus à une toute petite boule de papier, car ça semble dur.»

De ce relevé, on propose de faire un récit. Pour susciter le goût d'écrire, quoi de mieux que la rencontre avec les textes d'un écrivain? Ceux de Régis Jauffret, par exemple, tirés de *Fragments de la vie des gens*¹³, recueil de cinquante-six portraits qui rendent compte des quotidiens désenchantés de nos contemporains. Auteur postmoderne, il préfère aux grands récits¹⁴ les petites histoires des ordinaires et des sans-noms, des *Microfictions*¹⁵ inspirées d'existences aussi désespérées que l'automne est froid comme la tisane¹⁶. Extrait: «Elle ne se rappelait plus la raison qui l'avait poussée à sortir de chez elle. Sa cousine lui avait rendu visite en début d'après-midi, d'ailleurs elle devait se trouver encore dans l'appartement. Elle était venue accompagnée de son fils, un gamin maigre et allongé.

Elle marchait sur le trottoir avec une envie de courir qu'elle avait du mal à réprimer. Elle regardait parfois la vitrine d'une boutique, ou la tête de quelqu'un. (...) Elle avait chaud, elle avait envie de se débarrasser de son manteau dans une bouche d'égout. Elle craignait que sa cousine profite de son absence pour organiser une fouille méthodique de l'appartement.»¹⁷

La proposition d'écriture est désormais la suivante: relisez vos notes, imaginez le destin des personnes que vous avez observées, et racontez-le, façon Jauffret. Là est la démarche proprement littéraire. Francis Ponge procédait de même. S'il estimait que pour se libérer des stéréotypes, il était nécessaire de passer par un effort d'objectivité, c'était pour que, le regard neuf, on puisse faire place à quelque chose d'effectivement véritablement littéraire: une affirmation de sa propre subjectivité prenant appui sur l'observation minutieuse. «Il n'est pas tragique pour moi de ne pas pouvoir expliquer (ou comprendre) le Monde (...) puisqu'il est en mon pouvoir – métalogueusement – de le *refaire*.»¹⁸



Susciter le goût d'écrire...

Voici ce que l'élève écrit à partir de ses notes, notes montrées plus haut:

«Elle regrettait que son amie ne soit pas venue. C'était pourtant l'occasion rêvée de se retrouver et de se raconter tout ce qu'elles avaient vécu durant tout ce temps. Dehors, le temps était triste, il pleuvait, faisait froid, très peu de gens sortaient.

Peu d'entre eux étaient venus, seulement les plus motivés. Tout avait pourtant été soigneusement planifié. Bernadette ne les reconnaissait pas tous, mais, scrutant leur visage, petit à petit, elle arrivait à se remémorer des prénoms, et les souvenirs lui revenaient. Elle savait parfaitement que certains n'avaient pas pu prévenir de leur absence. Car ils ne peuvent plus vraiment le faire, d'où ils se trouvent. Il faut dire qu'ils commencent tous à avoir un certain âge. (...)

Ils ne sont que quatorze à cette assemblée, ils étaient vingt-cinq lors de leur dernière année d'université. Sur ces quatorze, onze sont devenus médecins, alors que les trois autres ont exercé des métiers totalement différents. L'un a repris ses études pour devenir avocat, alors que les deux autres, des femmes, ont décidé de rester à la maison pour s'occuper de leurs enfants. Bernadette n'en a pas eu, elle les a toujours trouvés insupportables et envahissants. Elle a bien été mariée pendant une vingtaine d'années, mais jamais elle n'a changé d'avis malgré les nombreuses demandes de son mari. Ce dernier l'avait finalement laissé tomber pour épouser une fille de vingt-cinq ans sa cadette.» (Sophie Piguet, 2e CASE)

Des élèves heureux

Alors, José, moi je dis que c'est quelque chose qui *marque bien*, non? Outre la production aisée de textes, il y a la satisfaction de voir des élèves heureux de sortir de leur classe pour aller récolter de quoi écrire de brefs récits totalement inédits mettant en scène leurs contemporains et interrogeant le destin de ceux-ci. Et ces textes furent bien souvent de qualité. J'en veux pour preuve et pour conclure cet incroyable portrait à l'ironie dévastatrice quoique subtile; il est signé Mélissa Guex, 2e CASE, élève de Mme Anne-Maud Meyer (Gymnase de Morges):

«Elle n'aimait pas son sexe. L'opération était la solution la plus radicale. Parler, cracher, jurer, s'habiller comme eux, c'était son grand désir. Etre regardée, sifflée, aller faire du shopping entre copines n'était pas fait pour elle. Secrétaire au bureau de poste, uniforme, talon aiguille et petite jupe. Elle ne se sentait pas libre. Chaque matin, elle accompagnait ses collègues au café de la Coop. Distraite, elle n'écoutait jamais les ragots de ses amies. Elle était simplement en extase devant les hommes et leur chance d'être ce qu'ils sont. Elle les connaissait sous tous les angles. L'homme masculin était comme un mémoire qu'elle rédigeait depuis l'âge de ses 12 ans, comme une idole à qui elle voulait ressembler. Leurs habitudes, leurs envies, leurs fantasmes, elle connaissait tout. En étudiant ces êtres de sexe opposé, elle n'est pas tombée amoureuse d'eux mais de leur façon d'être «homme». Son vœu

le plus cher était de rejoindre le camp de cette espèce, même lorsqu'ils ressemblaient à des animaux en chaleur. Cela l'attirait toujours.

Elle n'avait qu'un mot à dire. Financer l'opération n'était pas un problème. (...) Lorsque le bistouri s'approcha de son corps de femme, elle n'hésitait plus, elle se sentait prête et forte. Allongée sur la table d'opération, elle ferma les yeux, elle se sentait déjà homme.

Il ne regrettait pas son choix. Aller aux toilettes debout, c'était sa destinée. Il appréciait désormais ses vêtements amples, il prenait du plaisir à jurer et à cracher par terre. Il avait mis du temps à apprendre à siffler lorsqu'une jolie fille passait, mais il n'en loupait plus une. Il travaillait comme maçon, vêtu de vieux habits, de chaussures usées et c'était son plaisir quotidien. Pendant sa pause du matin, il allait toujours au café de la Coop. Il croisait ses anciennes collègues à qui, évidemment, il ne disait rien. Il prenait un malin plaisir à se moquer d'elles en imaginant combien elles souffraient dans leurs petites chaussures et en constatant que leurs discussions n'avaient pas changé. Lui, il était avec ses amis, ils abordaient des sujets qu'il avait toujours voulu aborder dans son ancienne vie de femme. Il mangeait désormais sans se priver, il aimait se faire plaisir. Avec son café, il prenait discrètement son traitement pour la pilosité et toutes les autres choses que les hommes ont en plus des femmes. C'était la seule chose à faire, et il adorait prendre soin de lui, se raser, se couper les cheveux très courts, se rendre élégant en étant un homme. Il ne se sentait plus obligé de rien, et il adorait passer des heures dans son journal même s'il était accompagné. (...) C'était un homme libre, un homme heureux.»

¹ L'atelier d'écriture décrit ici a été mené par ma collègue Anne-Maud Meyer, professeure de français au gymnase de Morges, qui a bien voulu mettre à ma disposition les productions de ses élèves (2e CASE). Je ne la remercierai jamais assez.

² F. Ponge (1967). *Le Parti pris des choses* (1942) suivi de *Proèmes* (1948), (p. 177). Paris: Gallimard (Poésie).

³ *Ibid.*

⁴ R. Descartes (2000). *Discours de la méthode* (1637), (p. 50). Paris: Flammarion (GF).

⁵ R. Descartes (1992). *Méditations métaphysiques* (1641), (p. 57). Paris: Flammarion (GF).

⁶ F. Ponge (1967). *Op. cit.*, (p. 176).

⁷ P. Lecarme, M. Mas, F. Szwialty (1999). *Ecrire au collège. L'apport des ateliers d'écriture et de leurs pratiques*, (p. 32). Lyon: CRDP Lyon.

⁸ P. Perrat (2010). *Libérer son écriture et enrichir son style* (3e éd.), (pp. 79-80). Paris: Victoires.

⁹ G. Flaubert (1926-1930). *Lettres de Flaubert, 1830-1880*. Paris: Louis Conard. Consulté le 12 mars 2011 sur l'édition électronique (2003) de D. Girard et Y. Leclerc. Rouen: <http://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/conard/outils/1845.htm>.

¹⁰ E. Bing (1976). *Et je nageai jusqu'à la page*, (p. 93). Paris: Des femmes.

¹¹ *Ibid.*

¹² E. Bing (1976). *Op. cit.*, (p. 122).

¹³ R. Jauffret (2000). Paris: Verticales/Seuil (Folio).

¹⁴ Cf. J.-F. Lyotard (1979). *La Condition postmoderne*. Paris: Minit.

¹⁵ R. Jauffret (2007). Paris: Gallimard.

¹⁶ «*Tout l'automne à la fin n'est plus qu'une tisane froide*»: Ponge (1967). *Op. cit.*, (p. 33).

¹⁷ R. Jauffret (2000). *Op. cit.*, (p. 85).

¹⁸ Ponge (1967). *Op. cit.* (p.198)